

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annances 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10, à Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours, à l'AGENCE DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Monaco, le 12 Janvier 1868.

ACTES OFFICIELS.

Le Prince, par Ordonnance en date du 8 de ce mois, a nommé Membres du Comité de l'Instruction publique :

MM. le Chevalier de Castellet, Président
de Payan
le Docteur Gillebert-Dhercourt
le Docteur Coulon
Henri Leydet, Secrétaire.

Une autre Ordonnance de la même date maintient, pour trois ans, dans les fonctions d'Inspecteur des Ecoles, M. l'Abbé Ramin, Docteur en théologie.

NOUVELLES LOCALES.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco, en 1867, s'est élevé à 69,498 et se décompose ainsi :

Janvier	5,366.
Février	6,401.
Mars	6,626.
Avril	10,198.
Mai	5,719.
Juin	4,276.
Juillet	3,949.
Août	4,852.
Septembre	4,357.
Octobre	5,051.
Novembre	6,431.
Décembre	6,272.

Il n'était arrivé à Monaco, en 1866, que 53,557 étrangers.

M. Desbarrolles, le compagnon d'Alexandre Dumas dans ses voyages en Espagne, le peintre, l'écrivain, aujourd'hui le grand prêtre d'une science nouvelle, la chiromancie, doit donner, demain lundi, une conférence dans les salons du Casino. Nous n'avons point à nous étendre à l'avance sur les connaissances approfondies du maître ; sa réputation est faite, et les amis du merveilleux affluent à ses consultations. Nous en avons déjà eu la preuve dans quelques expériences faites lors de sa première visite à Monaco. Nous irons entendre causer M. Desbarrolles

et nous rendrons compte de cette conférence dans notre prochain numéro.

Cette semaine, a eu lieu l'ouverture du Café Divan de Monte Carlo. C'est une construction élégante et légère qui fait face à l'Hôtel de Paris et encadre d'une façon régulière la grande et magnifique place du Casino. La salle est confortablement aménagée et l'on y remarque une ornementation sobre et de bon goût. Cet établissement était indispensable à ce quartier nouvellement créé.

Le froid vient de sévir d'une façon rigoureuse sur tous les points de l'Europe. La France n'a pas été épargnée, même dans ses régions méridionales.

A Paris le thermomètre est descendu à 10 degrés au-dessous de zéro.

On lit dans l'*Etendard* du 6 janvier :

« Paris est aujourd'hui couvert d'un vaste manteau de neige et la circulation des voitures était ce matin des plus difficiles. La Seine est prise. »

« Les nouvelles des départements nous annoncent que le froid continue à sévir sur presque tout le littoral de l'Empire.

« A Montpellier les rues étaient impraticables, le premier janvier, par suite de la neige. »

« A Toulouse le froid continue à être très intense. Le canal du midi et le canal latéral sont couverts d'une couche épaisse de glace ; la Garonne elle-même est déjà entièrement prise entre les ponts Saint-Michel et Saint-Pierre. Sur plusieurs points de la voie publique des flaques d'eau glacée rendent la circulation pénible et dangereuse. »

« A Narbonne, dit le *Courrier de Narbonne*, la température est tout à fait anormale, le thermomètre a marqué 6 degrés. »

« A Carpentras la neige est tombée abondamment pendant deux jours, le froid est très vif, le vent du nord souffle. »

« A Montauban le thermomètre a atteint 7 degrés. »

« La neige a continué de tomber à Marseille et à Toulon, et d'après une correspondance du *Messenger du Midi*, la Provence entière serait couverte de neige ; on craint pour les oliviers.

A Lyon, le Rhône est gelé sur la moitié de sa largeur au pont Lafayette.

A Dijon et à Bourg le thermomètre a atteint 13 degrés au-dessous de zéro.

La Loire est prise à Nantes.

A Strasbourg, le thermomètre est descendu jusqu'à 13 degrés 2 dixièmes.

On écrit de Madrid, le 2 janvier :

Le froid s'est fait sentir ces jours derniers avec une intensité extrême. Aujourd'hui, à 7 heures du matin, le thermomètre de Réaumur marquait 6 degrés au-dessous de zéro.

On lit dans le *Salut Public* de Lyon :

« Malgré sa latitude plus méridionale, Lyon est sujet à des gelées plus intenses que Paris. »

Le même journal ajoute qu'il a neigé abondamment à Florence, et que les stations d'hiver du littoral méditerranéen, plus que jamais fréquentées cette année par des malades et des valétudinaires, ne sont pas épargnées par les *frimas*.

Que le *Salut Public* nous permette de contredire cette dernière assertion ! Il est vrai que le littoral ligurien éprouve un hiver moins doux que d'habitude, mais le mot *frimas* est exagéré.

A Monaco on est loin d'avoir ressenti le froid intense qu'on a pu éprouver dans d'autres stations, à Pau, par exemple, où le thermomètre est descendu à 7 degrés au-dessous de zéro.

Les observations quotidiennes de M. le docteur Gillebert Dhercourt, directeur de l'établissement des Bains de mer de Monaco, faites avec la plus scrupuleuse exactitude et dans les conditions les plus défavorables à l'ascension du mercure, ces observations n'ont pas donné de minimum plus bas que 2° 5 *au-dessus* de zéro. Par conséquent, il n'y a pas eu de gelée à Monaco.

Depuis jeudi, le ciel s'est rasséréné ; le soleil brille, et nous jouissons de journées printanières.

M. Théodore Pelloquet, homme de lettres français, est arrivé cette semaine à Monaco où il vient passer une partie de l'hiver.

M. Pelloquet est un critique d'art des plus érudits. Ce n'est pas sans un grand contentement d'âme qu'il a retrouvé ici un de ses meilleurs amis, le peintre d'Alheim, dont il a pu apprécier, c'est-à-dire admirer les œuvres nouvelles inspirées par les sites merveilleux de la Principauté.

Voici ce que M. Théodore Pelloquet écrivait, l'an dernier, à propos d'un tableau de M. d'Alheim admis à l'exposition des Beaux-Arts :

En général, les peintres de marine — je parle des peintres contemporains — traduisent mal la mer, ou plutôt n'en saisissent et n'en rendent que les détails et les petits aspects. C'est le contraire qui devrait les pré-

REVUE THÉÂTRALE.

occuper, par exemple les grandes lignes, les vastes horizons, les effets simples et grandioses. M. d'Alheim, qui, je le crois, n'est pas peintre de marine, partage, j'en suis sûr, mon sentiment sur ce point.

Qu'est-ce que son tableau intitulé *Marine en Bretagne* ? une composition des plus simples. Une grève au premier plan, la mer au second, au-dessus un ciel bleu rayé de nuages blanchâtres. Pas un être humain n'anime cette solitude d'un aspect imposant par la grandeur des lignes et par l'aspect du calme que l'artiste a su lui donner. M. d'Alheim a peint cette toile dans une harmonie d'une grande justesse et très solide. Il l'a éclaircie d'une lumière radieuse et dessinée très excellemment. C'est un artiste savant, mais qui cette fois ne montre pas sa science. Il a une facture large, souple et magistrale. A mon avis, sa *marine en Bretagne* doit être estimée comme une des bonnes productions exposées au salon de cette année.

Les nouvelles productions de M. d'Alheim sont dignes des mêmes éloges. Cet artiste vient encore d'exposer chez M. Faissola, à Nice, une vue de Menton, du côté de la frontière, qui est un chef-d'œuvre de composition et de dessin. Et puisque nous donnons aujourd'hui l'appréciation de la critique parisienne sur ce jeune peintre, nous ne saurions mieux faire que de citer encore l'opinion de deux écrivains autorisés, MM. Théophile Gautier et Tony-Révillon.

Voici d'abord en quels termes s'exprime le critique du *Moniteur* :

Il y a dans la manière de M. d'Alheim quelque chose qui rappelle Constable, le grand paysagiste anglais, pour la vivacité des verts et la force des empâtements. Sa toile intitulée *Sous bois* offre des morceaux d'un rendu extrêmement remarquable : l'écorce des gros arbres occupant le centre du tableau, les feuilles des branches transversales, le feuillage des roseaux et des plantes à l'angle du cadre ont un relief étonnant, mais peut-être l'artiste a-t-il abusé du moyen d'accrocher la lumière par le relief réel de l'objet qu'il veut peindre. La *Marine en Bretagne*, qui se compose d'une plage, de quelques roches et d'une bande de mer, avec un ciel large et vague, est peinte beaucoup plus simplement et n'en a pas moins de mérite.

Maintenant c'est au tour de M. Tony-Révillon :

Chaque peintre a sa couleur dans l'œil. Le Titien voyait doré ; Décamps voyait jaune ; Delacroix voyait violet ; M. Ingres voyait gris. M. D'Alheim, lui, voit vert. Mais il a ce sentiment profond de la nature qui va de l'artiste à l'œuvre et de l'œuvre au spectateur. Son premier tableau a d'excellentes parties ; le petit groupe d'arbres à gauche est un morceau parfait ; les roches à gauche sont d'une vérité qu'égalent le mérite de l'exécution. Mais le ciel est dur, son vert repousse le regard. C'est dans son *sous bois* qu'il faut chercher M. D'Alheim. Il y a de meilleurs tableaux à l'Exposition ; il n'y en a pas d'où se dégage une impression plus intime et plus profonde. Nous ne sommes pas ici dans la forêt sacrée aux ombrages noirs et mystérieux. Nous sommes dans le bois gaulois dont le feuillage éclate, où les branches s'élancent des troncs pour se tordre et s'entrelacer. Le ciel apparaît par des éclaircies. La pie babille, la source chante sur les cailloux. Un vert intense, chaud, un vert du mois de juin remplit le cadre. On est un peu surpris, on regarde, on regarde encore, le charme opère. On sent qu'on est devant l'œuvre d'un poète qui fait des tableaux comme d'autres font des vers. Si l'on cherche le procédé on voit ensuite qu'on a affaire à un vrai peintre, ce qui ne gâte rien.

Nous avons voulu publier ce témoignage de trois écrivains éminents, en faveur de l'artiste dont le pinceau vient de reproduire les principales vues de Monaco et les points les plus pittoresques de toute la côte entre Nice et Menton.

SAMEDI 4 janvier : *Les Deux sourds*. — Ténor et Directeur. — Intermède musical.

MERCREDI 8 janvier : *Les Noces de Jeannette*.

Cette fois, il convient d'intervertir l'ordre des représentations et d'accorder aux *Noces de Jeannette* chantées par M^{me} Van-den-Heuvel-Duprez les honneurs du compte rendu. Il serait superflu de parler encore de l'éminent talent de cette cantatrice. Nos éloges ne sauraient rien ajouter au concert de louanges qu'a chantées en son honneur toute la presse française. Nous ne pouvons que constater le brillant succès de cette représentation. A son entrée, la grande artiste a été accueillie par une longue salve de bravos, et deux énormes bouquets sont tombés à ses pieds ; puis l'enchantement a commencé, et souvent la cantatrice a été interrompue par des applaudissements frénétiques et des rappels prolongés. M. Auguste Guidon, dans le rôle de Jean, a mérité de partager ces bravos avec M^{me} Duprez. Il a l'entente de la scène, il possède une voix sympathique et il sait s'en servir.

Nous avons revu M. Mangin dans *les Deux Sourds*, une pièce très amusante où M. Helt a fort gaiement donné la réplique à son directeur. Ils sont tous deux très comiques dans la scène où, se croyant sourds, ils se disent les plus grandes injures en les accompagnant de gestes polis. Ce contraste a fort divertit la salle. Dans cette pièce M^{lle} Cressonnier a joué avec beaucoup de vivacité un rôle de jeune fille, et M. Jousset un personnage de domestique fort bien tracé.

Ténor et Directeur est une bouffonnerie qui n'a que le tort d'être trop courte. Les frères Guidon ont enlevé cette scène avec une verve fort amusante, et quand le rideau est tombé, le public se disait : déjà !

Nous avons encore applaudi les frères Guidon dans un délicieux nocturne, *Bonsoir, bonne nuit, bonjour*, puis M^{lle} Duclos et M. Eugène Guidon ont chanté avec beaucoup de goût et de sentiment le duo de *Philémon et Baucis*, un morceau exquis.

N'oublions pas une poésie de Nadaud fort bien dite par M. Auguste Guidon : *Carcassonne*. Il y a une idée philosophique dans l'histoire de ce vieillard qui a passé sa vie à désirer de voir Carcassonne, qui trouve enfin l'occasion d'y aller et qui meurt en chemin. Nous avons tous notre Carcassonne, rêve non réalisé, désir inassouvi. Cette poésie a été mise en musique par son auteur, mais il paraît qu'elle ne gagne rien à être chantée.

On le voit, la troupe dramatique et lyrique dirigée par M. Mangin marche de succès en succès. Elle va bientôt aborder les grandes pièces, et nous ne doutons pas qu'elle y réussisse. On nous promet pour la semaine prochaine le *Gendre de M. Poirier*.

La Fête des Rois.

Comme le jour de Noël, la fête des Rois est universelle ; elle en est, du reste, le complément. La religion catholique nomme cette fête *Epiphanie*, c'est-à-dire *manifestation*.

Chacun sait que les mages, prêtres de la religion des anciens Perses, formaient une corporation vouée à la fois au culte et aux sciences. Ils reconnaissaient un être suprême dont le feu était le symbole ; ils l'honoraient en plein air, sans temples ni autels, pensant qu'on diminue la majesté de Dieu en l'enfermant entre des murailles. Ils professaient l'immortalité de l'âme et croyaient qu'en quittant ce monde l'âme va habiter le soleil, séjour des bienheureux, mais qu'elle doit,

pour y arriver, passer par sept portes, chacune d'un métal différent, et placées chacune dans la planète qui préside à ce métal.

Parmi les sciences, ils cultivaient surtout l'astronomie, l'astrologie et les sciences occultes, ce qui leur a fait attribuer une puissance surnaturelle, dont le souvenir se conserve encore dans le mot français de *magie*. Ils étaient surtout chargés d'entretenir le feu sacré. Quelques-uns font les mages antérieurs à Zoroastre, qui n'aurait fait que réformer leur antique religion. Les mages jouissaient de la considération universelle et d'une grande autorité ; mais l'un d'eux ayant usurpé le trône, ils furent massacrés ; une cérémonie annuelle, dite *magophonie*, rappelait ce massacre. On retrouve les successeurs des mages dans les prêtres actuels des *guèbres*, répandus dans la Perse et l'Inde, surtout à Surate et à Bombay.

On croit que la prophétie de Balam : « Une étoile sortira de Jacob, un rejeton s'élèvera d'Israël » était connue parmi eux ; aussi, à la vue de l'étoile miraculeuse, trois d'entre ces mages, que la tradition appelle des rois, sans doute à cause du latin *major* (grand, chef), se mirent en route à la recherche du Messie nouvellement né.

Guidés par l'étoile qui allait devant eux, ils arrivèrent à Jérusalem, et demandèrent où était né le nouveau roi des Juifs. A cette nouvelle, la ville se troubla, et Hérode avec elle ; il assembla les princes des prêtres et s'informa d'eux où le Christ devait naître. « A Bethléem, répondirent-ils, selon ce qui est écrit dans le prophète Michée : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre des villes de Juda, car de toi sortira un chef pour gouverner mon peuple Israël. » Hérode appela ensuite les mages en particulier, et les congédia en disant : « Allez à Bethléem ; informez-vous exactement de l'enfant, et quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aie aussi l'adorer. »

Les mages quittèrent Jérusalem. Et voilà que l'étoile, qu'ils avaient perdue de vue en entrant dans la ville, leur apparut de nouveau, les conduisit à Bethléem et s'arrêta sur la maison où était l'enfant. Etant entrés, ils trouvèrent l'Enfant Jésus avec Marie, sa mère ; se prosternant, ils adorèrent le Dieu-enfant, et, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Ces présents étaient symboliques et mystérieux : par l'or, ils reconnaissaient que Jésus était roi ; par l'encens, qu'il était Dieu ; par la myrrhe, qu'il était homme passible et mortel.

En Allemagne, la tradition des mages s'est conservée : les enfants pauvres se costumant en rois mages, et parcourent les communes limitrophes, passant les nuits dans les granges et partout où on leur accorde l'hospitalité.

Pour donner plus d'importance à la scène, quand les trois mages entrent dans une maison, avant de se montrer, ils ont soin de prévenir. Quand le public est prêt, que les enfants sont prévenus que les mages les emporteraient et les mangeraient s'ils n'étaient pas sages, les trois gamins font leur entrée avec un sérieux étonnant ; ils se rangent sur une même ligne, et chantent une légende dont voici à peu près la traduction :

« Ici viennent les trois rois, avec leur étoile qui brille au loin. Ils viennent sans souci et sans peur du lointain pays d'Orient. Ils sont bien fatigués, car ils ont déjà fait 2,443 lieues, et en ont à faire beaucoup encore pour arriver au village dans lequel est le berceau du Christ. L'un d'eux vient du pays des Maures, et sa figure est entièrement noire. — Nous ne craignons pas Hérode ; nous le reconnaitrons à ses paroles et à ses gestes. — En attendant, chers amis, permettez aux trois rois d'exprimer à tous les assistants leurs vœux les plus sincères. — Nous souhaitons au maître de la maison une belle table en or avec un beau plat d'argent dessus et un bon poisson frit dans le plat. — Nous souhaitons à l'enfant des jouets, des bonbons, et qu'il soit bien sage et bien obéissant. — Nous souhaitons à la blonde jeune fille un berceau d'or dans lequel sera couché un petit poupon beau comme les amours. »

Est-ce assez naïf?

En Espagne, la veille du jour des Rois, il existe une singulière coutume, qui pour beaucoup est une énigme. Une troupe d'individus munis de torches parcourent les rues; l'un d'eux porte une échelle; ceux qui n'ont ni échelle ni torche, agitent des grelots pour imiter le bruit d'une mule ou d'un cheval au trot; les autres traînent après eux de vieux débris de tuyaux de poêle et autres ferrailles. Tout cela réuni produit un charivari burlesque; avec cela la troupe s'élance au pas de course. Après avoir parcouru un millier de mètres, elle est arrêtée par une bande semblable, aussi bruyante et aussi folle; alors le porteur de l'échelle s'arrête, deux camarades la tiennent aussi droite que possible pendant qu'il y grimpe: une fois au sommet, le voilà qui regarde au loin avec le plus grand sérieux, cherchant à percer de ses regards la brume du soir, rendue plus intense encore par la fumée des torches, qu'on approche assez près de ses yeux pour lui brûler les cils; naturellement, il redescend sans avoir rien découvert et s'en va plus loin chercher un lieu plus propice, en rechargeant sur ses épaules l'échelle, à laquelle est attaché un sac contenant des objets très-lourds. Voici le mot de l'énigme: la troupe bruyante s'amuse; elle a trouvé un novice à qui on a persuadé que les rois vont réellement arriver, et que le premier qui les signalera aura la plus grosse part des présents qu'ils apportent de l'Orient.

C'est bien le moins que l'heureux mortel donne l'avoine aux chevaux de Leurs Majestés. Le sac pendu à l'échelle contient de l'avoine; malheureusement, pour les épaules de la crédule vieillesse, les malins ont glissé aussi dans le sac quelques grosses pierres. L'espoir d'être le premier à apercevoir les rois lui fait surmonter la fatigue de toute une nuit passée ainsi dans une vaine attente. De temps en temps on lui persuade sans peine qu'il doit avoir soif et qu'il faut faire une halte pour prendre des rafraîchissements; c'est bien le moins qu'il régale alors ses camarades, qui n'auront part qu'après lui à la libéralité royale.

En France, pas d'histoire de ce genre; tout se passe en famille. On se réunit simplement, et, après dîner, on tire les rois, c'est-à-dire qu'on prend sa part d'une galette dans laquelle se trouve une fève. Celui à qui elle échoit est le roi, royauté qui donne peu d'embarras, et dont la liste civile n'est pas grevée par des frais de représentation: pourvu qu'il paye à boire, on crie: Vive le roi! Les rois des festins sous les Romains se tiraient au sort avec des dés. Ce sont les Grecs qui nous ont légué la coutume de la fève. A Athènes, ces fèves servaient à élire les magistrats.

L'origine du roi de la fève viendrait, suivant quelques autres, d'une vieille coutume de l'église de Besarçon. La veille du jour des Rois, les chanoines de la cathédrale élaient entre eux, avec des fèves, un roi qui devait monter l'Evangile sur un trône élevé dans le chœur, une palme à la main en guise de sceptre, et figurer le Roi des rois. Trois autres chanoines représentaient les rois mages. Après l'office, il y avait une collation, pendant laquelle il conservait ses droits. On fit de même dans les familles, et un gâteau cacha dans ses flancs appétissants les destinées de cette royauté éphémère.

Ces coutumes sont peut-être surannées, mais elles ont le mérite de réunir une fois l'an autour d'une table joyeuse les parents et les amis épars.

CHRONIQUE BELGE.

(Correspondance particulière du JOURNAL DE MONACO.)

Bruxelles, le 9 Janvier 1868.

Nous avons enfin un replâtrage ministériel. M. Frère est au comble de ses désirs. Il aspirait depuis longtemps après la dictature et il y est arrivé. Ce que veut cet homme d'Etat, il le veut bien. Depuis quelques semaines, il était brouillé avec M. Rogier à un tel degré, qu'il ne lui parlait plus, et s'attachait à faire à M. Van den Peereboom la vie la plus dure possible; celui-ci

le déclarait hautement ces jours-ci, en ajoutant qu'il était complètement débordé. Le renvoi de ces collègues gênants n'était donc qu'une question de temps. Cette question est aujourd'hui vidée, et M. Frère reste maître de la situation. En congédiant M. Rogier, il pourra faire prévaloir sa volonté au sujet de la conférence; en faisant des loisirs à M. Van den Peereboom, il sera libre de changer la jurisprudence de ce dernier par rapport à l'application de la loi de 1842 aux écoles d'adultes; enfin, en enlevant à M. Vanderstichelen le portefeuille des travaux publics, il rétablira les anciens tarifs du chemin de fer. Quant à M. Goethals, M. Frère, ayant jugé l'honorable général insuffisant pour la discussion des projets militaires, lui a signifié son congé.

Un mot, maintenant, des nouveaux choix. M. le général Renard est, sans doute, un militaire capable; mais c'est un libéral décidé, qui rendra à M. Frère tous les services que celui-ci réclamera. L'armée est mécontente de son avènement aux affaires.

M. Jamar est un ancien imprimeur, qui éditait jadis le *Catéchisme de Malines*. Sa position sociale actuelle consiste à être président de l'Association libérale de Bruxelles, et l'un des députés les plus soumis qu'il soit possible de rencontrer. M. Frère lui fera faire tout ce qu'il voudra.

Quant à M. Pirmez, il n'a pas de couleur politique tranchée. Il manipule également le chapelet et la truelle. On assure que ce brave homme a récemment étudié en légiste la loi sur l'instruction primaire, et qu'il y a trouvé, en combinant les textes et épilouant sur les mots, que cette loi n'était pas applicable aux écoles d'adultes. Cette découverte lui aurait valu le portefeuille de ministre de l'intérieur.

Dans les tristes circonstances où nous sommes, et on le dit bien haut, l'homme le plus malheureux de tout le pays, c'est le Roi lui-même. Il a appelé successivement M. De Brouckere, M. Dolez et M. Tesch; il a conjuré M. Tesch surtout de le débarrasser de M. Frère. Aucun de ces hommes d'Etat n'a osé accepter une telle mission. Ils savent qu'ils auraient tout à redouter de M. Frère s'il n'était plus au pouvoir.

Somme toute, ce changement de personnes n'a pas, au point de vue politique, une signification bien accentuée.

Ce qui est plus grave et que les journaux font ressortir avec une complaisance affectée, ce sont les circonstances dans lesquelles aurait été formé le nouveau Cabinet. En acceptant la mission de pourvoir à la crise ministérielle, et de prêter la main aux projets militaristes de la Cour, M. Frère aurait dicté des conditions au Roi, et ces conditions se résument, au dire de *l'Etoile*, dans l'adoption catégorique et absolue de ce triste programme: « Sécularisation » du temporel des cultes, « sécularisation » de l'enseignement, « sécularisation » de la bienfaisance. On sait la portée de ces formules dans le programme libéral.

La réception du jour de l'an à la cour s'est naturellement ressentie de la crise ministérielle. Elle a encore été plus froide que les années précédentes.

C'est à peine si on parle des bals qui doivent avoir lieu à la Cour dans le courant de l'hiver. On dirait vraiment que tout le monde a endossé un manteau de deuil. Cette indifférence et cette apathie générales indiqueraient-elles un cataclysme prochain? C'est à redouter.

L'industrie et le commerce sont dans la gêne. L'ouvrier est sans travail et le pain est bien cher. On dirait réellement que tout le mécanisme social est atteint d'un mal profond qui attend un remède héroïque.

Mais laissons là la politique et le malaise général pour parler un instant de nos théâtres. Le Théâtre du Parc est infatigable; il ne lui suffit pas de représenter toutes les bonnes nouveautés et les meilleures pièces du répertoire courant, il veut encore tenter une excursion dans le domaine de la haute littérature dramatique. C'est sur *Ruy Blas* de Victor Hugo que son choix s'est arrêté. Cette admirable pièce est jouée dans la perfection et fait courir tout Bruxelles.

Les *Chemins de fer*, de MM. Labiche, Delacour et Choler, qui avaient failli dérailler à la première représentation au Théâtre des Galeries St-Hubert, se sont avancés à grande vitesse sur la voie du succès. Quelques sifflets — et ce n'étaient pas des sifflets de conducteurs — se sont fait entendre, mais l'explosion de la gaité générale a étouffé ces protestations d'ailleurs rares et isolées. La pièce des *Chemins de fer* est une pièce un peu leste et délirante, mais pleine de détails extrêmement comiques et qui marche à toute vapeur; fût-elle autre du reste, elle serait sauvée par des artistes comme MM. Boisselot, Calvin et Luce, qui font assaut, cinq actes durant, de verve endiablée et abracadabrante. Le public a beaucoup remarqué une jeune actrice anglaise, miss Lucinda, engagée pour la circonstance, et qui a joué le rôle de miss Jenny avec beaucoup de simplicité et de vérité.

Le Théâtre Molière a enfin ouvert ses portes. Cette

ouverture, si impatiemment attendue, s'est effectuée sous les plus heureux auspices. On donnait, comme pièces d'ouverture, le *Marquis de Villemor*, une des meilleures comédies de George Sand, et le *Mari de la Veuve*, perle du Théâtre-Français, signée d'un nom aimé, de M. Alexandre Dumas.

Sous l'invocation du nom de Molière l'on doit réussir. Le public s'est retiré sous l'impression du charme et reprendra facilement la route d'un théâtre où il a passé une agréable soirée.

Ondine, au Théâtre du Cirque, attire tous les soirs la foule et ne peut être traitée nulle part mieux qu'elle ne l'est au théâtre flamand.

Je termine en vous apprenant que nous possédons M. de Caston; cet esprit d'élite et ce merveilleux érudit nous a donné une nouvelle preuve de la souplesse de sa vaste intelligence et de sa prodigieuse mémoire.

GEORGES HENRI.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 4 au 10 Janvier 1868.

NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	m. d.
ID.	id.	id.	id.	sur lest
MENTON.	b. Caroubier,	français,	c. Palmaro,	id.
MARSEILLE.	b. Victoire,	id.	c. Eojeit,	chaux
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	m. d.
ID.	b. Marie,	français,	c. Constantin,	id.
CASSIS.	b. Souvenir,	id.	c. Mireur,	chaux
ID.	b. Caston,	id.	c. Bonifay,	id.
GOLFE JUAN.	b. Elan,	id.	c. Ricard,	sable
ID.	b. Marie et Claire,	id.	c. Julien,	id.
ID.	b. Trois Amis,	id.	c. Castillon,	id.
NICE.	b. St-Jean,	italien,	c. Sibono,	m. d.
MARSEILLE.	b. N.-D. de Miséricorde,	id.	c. Marce-	narro, id.
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	id.
CASSIS.	b. Providence,	français,	c. Durand,	chaux
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	m. d.
ID.	id.	id.	id.	id.
ID.	b. Trois frères,	français,	c. Forconi,	id.
ID.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	id.

Départs du 4 au 10 Janvier 1868.

MENTON.	b. Aigle impérial,	français,	c. Olivier,	m. d.
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	sur lest
MENTON.	b. Antonietta Benedetta,	italien,	c. Stagnaro	ardoises
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	sur lest
ST-TROPEZ.	b. Caroubier,	français,	c. Palmaro,	id.
HYÈRES.	b. St-Joseph,	id.	c. Gibert,	id.
ANTIBES.	b. St-François,	id.	c. Anfonsi,	id.
NICE.	b. Ames du purgatoire,	id.	c. Barralis,	id.
ID.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	id.
MARSEILLE.	b. la Victoire,	français,	c. Eojeit,	id.
NICE.	b. Marie,	id.	c. Constantin,	id.
MARSEILLE.	b. Michel et Marie,	id.	c. Olivier,	id.
ST-TROPEZ.	b. la Rose,	id.	c. Girard,	m. d.
FINALE.	b. Conception,	italien,	c. Saccone,	sur lest
VINTIMILLE.	b. St-Jean,	id.	c. Sibono,	id.
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	id.
ID.	id.	id.	id.	id.
ID.	id.	id.	id.	id.
ID.	id.	id.	id.	id.

Bulletin météorologique du 4 au 10 Janvier 1868.

DATES.	Baromètre réduit à 0	Minimum de température	Maximum de température	Température à 9 h. du m., au nord et à l'ombre	Humidité relative	Etat du ciel
4 Janvier	753 72	3 2	9 4	7	77	couvert
5 —	753 72	3 2	10	7	49	nuageux
6 —	756 98	4 5	8	5	74	id.
7 —	758 58	2 6	9	6	70	serein
8 —	756 29	3	12	6	91	nuageux
9 —	758 28	6 8	14	10 9	68	id.
10 —	760 22	2 5	10	6	73	serein

En vente à l'imprimerie du Journal :

MONACO ET SES PRINCES

par HENRI MÉTIVIER.

Deux volumes grand in-8° — Prix : 5 francs.

A VENDRE:

ETUDE de M^e Bellando, Notaire (Monaco).

SOIRÉES THÉÂTRALES

données par la Compagnie Française

SOUS LA DIRECTION DE M. MANGIN

Mercredi 15 Janvier 1868 à 8 heures du soir.

11^{me} REPRÉSENTATION

LA PLUIE & LE BEAU TEMPS

Comédie en un acte par LÉON GOZLAN.

M. PAUL LABA, ex-artiste du Théâtre Français, remplira le rôle de l'INCONNU

M. Helt Anselme
M^{lle} Reynaud La baronne de Gontran
M^{lle} Lucie Victorine.

INTERMÈDES :

Les Chanteurs ambulants, (duo)
par MM. GUIDON frères WEKERLIN.
Romance de la **Fille du Régiment**,
chantée par M^{lle} JEANNE DUCLOS DONIZETTI.
Les Casseux d'Cailloux, chanson
populaire recueillie et chantée par
MM. GUIDON frères

LE 66

Opérette en un acte, paroles de MM. de Forges et Laurençin; musique d'Offenbach.

M^{lle} Jeanne DUCLOS remplira le rôle de *Grittly*
M. E. GUIDON celui de *Frantz*
M. A. GUIDON celui de *Berthold*.

PRIX D'ENTRÉE : 5 FRANCS.

ORDRE : *La Pluie*. — *Intermèdes*. — *Le 66*.

VILLA BELLA

Appartements meublés, Pension des Familles

Quartier des Moulin

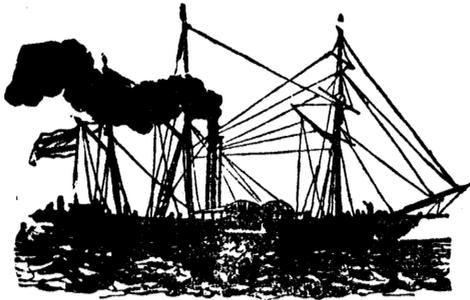
Situation exceptionnelle avec vue splendide sur la mer.

Pianos et musique.

VOITURES pour la promenade et voyages. Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

**CORRESPONDANCE
entre Nice & Monaco.**



Le service des bateaux à vapeur est réglé comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 4 h. 1/2 du soir.

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES JOURS.

De Nice à 10 heures du matin; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

1^{er} Départ 8 h. du m. — 2^e départ 1 h. du soir. | 1^{er} départ 10 h. du matin — 2^e départ 1 h. du soir
3^e — 4 h. du soir. — 4^e (du Casino) 10 h. soir. | 3^e — 4 h. 1/2 du soir — 4^e — 7 h. —

DÉPARTS DE MENTON :

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais; — à Menton au bureau des Messageries Impériales.

M. ALBIN, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent.

M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'on aurait à lui demander.

S'adresser pour les réparations et les achats à l'Hôtel de Paris, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

HOTEL DU PRINCE ALBERT

tenu par E. REY

Place du Palais, Monaco

Cet hôtel entièrement remis et meublé à neuf offre aux familles Etrangères le calme et la tranquillité d'une maison particulière.

Pension, Restaurant — Salon et Café fumoir

On parle Allemand, Anglais, Français et Italien.

Restaurant de Strasbourg. — Route de Menton, en face le Casino. — Table d'hôte. — Chambres meublées.

Hôtel et Restaurant de Lyon, rue du Milieu, 23. — Table d'hôte et pension. — Chambres meublées.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue de Carmes. — Table d'hôte et pension.

HOTEL DES ÉTRANGERS, tenu par Ange Gaziello. Quartier du Port, à la Condamine.

CAFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRIERA. Déjeûners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension.

BAINS DE MER DE MONACO

SAISON D'HIVER 1867-68.

Grand établissement Hydrothérapique à l'eau de mer et à l'eau douce, sous la direction de M. le Docteur GILBERT-DHERCOURT.

Bains de mer chauds. — Salles d'Inhalation. — Bains de vapeur.

La contrée de **Monaco**, située sur le versant des Alpes-Maritimes, est complètement abritée contre les vents du Nord : sa température, pendant l'hiver, est la même que celle de Paris dans les mois de juin et de juillet.

Le **Casino**, qui s'élève à Monte Carlo, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, **Wiesbaden et Hombourg**. — **Nouvelles Salles de Conversation et de Bal. — Cabinet de Lecture** où se trouvent toutes les publications Françaises et Etrangères. — **Concert** l'après-midi et le soir. — Orchestre d'élite.

Le **Trente et Quarante** se joue avec le **Demi refait** et la **Roulette** avec un seul zéro.

Grand Hôtel de Paris, à côté du **Casino**. Cet Hôtel l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. **Beaux Appartements**. Magnifique **Salle à manger**. **Salon de Restaurant et Café**. — **Cabinets particuliers**. **Cuisine française**.

La ville et la campagne de **Monaco** renferment des **Hôtels**, des **Maisons particulières** et des **Villas**, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — **Station Télégraphique**.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le **CHARLES III**, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures; de LYON en seize heures; de MARSEILLE en six heures.